

La marche mondiale pour la paix

par Mauro MAGATTI,* Milan

Spectateurs hâtifs de tant d'événements, nous éprouvons le besoin de marquer un temps d'arrêt pour réfléchir et dégager le sens de certains phénomènes. Tout arrive et tout passe, souvent sans laisser de traces. La marche pour la paix du samedi 15 février 2003 mérite pourtant de ne pas sombrer trop vite dans l'oubli,¹ car il se peut bien que, par-delà les reportages, on y découvre l'indice de quelque chose de neuf et d'important.

Laissons de côté l'inévitable querelle sur le nombre des participants. Il est bien difficile de savoir combien de personnes sont effectivement descendues dans la rue, surtout si on veut tenir compte des nombreuses initiatives locales et ne pas se limiter aux cortèges qui ont défilé dans les capitales. Indépendamment du nombre des participants, déjà très significatif, l'événement a une grande portée symbolique. A tel point qu'une des voix les plus autorisées de la presse américaine, le *Washington Post*, a pu affirmer, avec un brin d'emphase journalistique, que «l'opinion publique globale est née le 15 février».

De fait, une voix s'est faite entendre distinctement. Quelqu'un a parlé. Pas Bush, ni Saddam, même pas Jean Paul II. Pour une fois, c'est un collectif qui a pris la parole, composé de gens ordinaires, de personnes anonymes qui ont éprouvé le besoin de se mettre en marche pour dire leur refus de la guerre. L'appel a retenti haut et clair, grâce à une organisation capable de mobiliser simultanément un grand nombre de personnes à l'échelle mondiale, sans pour autant provoquer d'incidents majeurs.

Pour comprendre un peu plus en profondeur ce qui s'est passé, il faut avant tout relever que la marche pour la paix ne constitue pas un fait isolé, une fleur dans le désert. Il serait erroné de ne voir dans les événe-

ments du 15 février qu'une manifestation des groupes *no-global*. Il est clair pourtant que c'est grâce à l'existence d'un mouvement international et à sa capacité d'organisation qu'un tel événement a été possible.

Un événement global

Mieux que les précédents souvent évoqués, comme les manifestations contre la guerre du Vietnam, la marche pour la paix a montré que ce réseau, en exploitant les médias traditionnels comme caisse de résonance, dispose d'une impressionnante force mobilisatrice. Qui aurait pu synchroniser si efficacement les manifestations et assurer le succès d'une pareille organisation ? On ne se trouve pas en présence d'une action improvisée, mais d'un événement rendu possible grâce à un processus bien rôdé, qui le fortifie et le transforme peut-être partiellement. Son impact a été si évident, que les principaux acteurs en jeu - de Bush à Saddam, de Chirac à Blair - n'ont pas pu faire moins que de le commenter.

* L'auteur est professeur de sociologie à l'Université catholique de Milan. Cet article est paru dans la revue des jésuites italiens *Aggiornamenti Sociali* n° 4, Milan, avril 2003, pp. 308-313.

Au-delà des effets concrets qu'on pourra ou non observer, la marche pour la paix constitue un événement historique lourd de sens : elle indique sans doute la direction dans laquelle il convient d'avancer.

Il s'agit d'abord d'un événement global. Les critiques ont observé avec raison que les cortèges se sont déroulés surtout en Occident. Ce qui est vrai. Pourtant, tout en ayant leur centre en Europe, les manifestations ont débordé ces frontières,² attestant, entre autres, que les structures géopolitiques actuelles ne suffisent plus à contenir la dynamique complexe des mouvements sociaux contemporains.

Au-delà de l'aspect purement géographique, qui a son importance, le 15 février a démontré, par médias interposés, que c'est désormais à l'échelle planétaire que les divers acteurs sociaux agissent, que les conflits éclatent et que se définissent les prises de position.

Globalisation humaine

Paradoxalement, c'est précisément au moment où la conjoncture actuelle pousse de nombreux observateurs à parler d'une « crise de la globalisation », que la marche pour la paix lance l'idée d'une autre conception du processus de globalisation, plus axée sur les droits humains que sur l'économie. L'homme de la rue comprend que le genre de conflit dont il est question ne se limite pas à une région particulière, l'Irak, mais qu'il implique plus largement le destin du monde dans toute sa complexité. Il ne s'agit pas d'une affaire entre Bush et Saddam, mais de la manière dont nous concevons la vie en commun. C'est la globalité qui est en jeu, c'est-à-dire la conscience qu'il n'est plus possible de considérer séparément les destinées humaines, que ce sont les frontières physiques de la terre qui délimitent aujourd'hui l'espace à l'intérieur duquel il s'agit de vivre ensemble.

Dans cette perspective, la question de savoir qui a raison n'a pas de sens, si ce sont les Américains qui, en réaction au 11 septembre, cherchent à punir les commanditaires des terroristes (après l'Afghanistan, l'Irak, et ainsi de suite) ou Saddam, le cynique et rusé représentant du mécontentement du monde musulman. Il s'agit plutôt de définir les critères d'une vie en commun et les procédures qui permettront de résoudre les conflits.

Qui a marché pour la paix prend part au débat en tant qu'acteur ; il pose ces questions et oblige à en tenir compte. Le fait mérite réflexion. A travers mille difficultés et incertitudes, la marche pour la paix a manifesté la volonté de participer à l'élaboration des valeurs et des institutions concernées par la globalisation ; élaboration qui, pour devenir concrète, aura besoin plus tard d'interprètes et de législateurs.

Une seconde réflexion concerne le fait que, aujourd'hui comme hier, les exigences de paix, de justice et de solidarité suscitent des formes inédites d'actions collectives. Sur ce point, les médias restent discrets. Indépendamment des questions relatives au contenu, le mouvement *no-global* met en lumière une action collective d'un genre nouveau, dont le poids est encore à évaluer.

Collectivités d'individualités

De ce point de vue, on ne saurait ignorer ce qui s'est passé durant les dix dernières années : un immense réseau s'est peu à peu mis en place, regroupant des réalités, des organisations, des associations, des Eglises, des groupes, des centres sociaux, des revues capables d'opérer à l'échelle locale tout en gardant le contact avec des stratégies d'action et de communication globales. Ce réseau constitue un extraordinaire potentiel mobilisateur, capable d'agir au-delà des frontières nationales. La manifestation du 15 février, pensée et mise sur pied en très peu de temps, l'a bien montré.

Deux aspects sont particulièrement intéressants. Le premier concerne ce que H. Rheingold a appelé les *smart mobs*,³ c'est-à-dire les foules intelligentes. Pour l'auteur américain, la technologie actuelle de la communication - qui va d'Internet au téléphone portable, de la vieille télévision à la presse quotidienne et hebdomadaire - constitue un extraordinaire outil qui permet l'émergence d'une nouvelle forme de coopération entre les individus et la provocation d'événements comme ceux du 15 février. Les cortèges qui ont traversé de nombreuses capitales rassemblaient des groupes, des organisations, des ONG, des associations, des Eglises opérant en ordre dispersé ; surtout, on y a vu des individus isolés et des petits groupes rassemblés autour de quelques références symboliques communes. Si les calicots et les slogans n'ont pas fait défaut, c'est le drapeau multicolore de la paix qui a été l'unique symbole rassembleur, capable de recomposer une telle diversité.

Ces manifestations présentent une autre nouveauté : la place centrale accordée aux individus et à leurs points de vue. Le climat dans lequel les cortèges se sont déroulés en témoigne. Ce n'est pas une petite affaire que de marcher pour la paix sans provoquer de violences ; ce qui ne signifie pas pour autant que la violence ait été refoulée.

Il est toutefois important de relever l'apparition d'un nouveau style de participation, caractérisé par la force de l'expression. Qui participe, adhère aux idées exprimées. Parce qu'elles réunissent un monde disparate, aux origines hétérogènes, ces idées présentent toute une palette de nuances. Plutôt que de lancer des mots d'ordre, on cherche à exprimer la variété des positions, qui ont tout de même quelque chose en commun. D'où l'idée de la fête, entendue comme moyen pour permettre à tous de s'exprimer, et la conviction que le cortège est d'autant plus réussi qu'il est varié et multicolore.

La marche a échappé au contrôle de quelque leader que ce soit. Il y a eu évidemment des porte-parole, des témoins et des politiciens qui se sont exprimés en public et dans les journaux ; mais la nature, la complexité, la dimension du phénomène étaient telles, qu'elles ont échappé à la mainmise d'élites plus restreintes.

Cette constatation n'est pas banale. Comme on le sait, un des problèmes classiques d'un événement collectif est de devenir une proie facile entre les mains de chefs charismatiques qui exploitent l'élan initial à leurs propres fins. Cette fois, les choses se sont déroulées autrement. On a la nette impression que (l'organisation mise à part) l'événement a échappé au contrôle d'une unique régie, qu'il est impossible de l'attribuer à une seule direction.

L'émotion de la paix

Le dernier aspect concerne ce qu'on pourrait appeler l'émotion de la paix, opposée à l'émotion de la guerre largement entretenue ces derniers mois. Sans entrer dans les relations complexes qui existent entre action, émotion et raison, on est frappé par la force que développe l'idée de paix, capable de mobiliser tant de personnes et de mondes si divers. Il est impressionnant de constater que le seul nom de la paix est encore capable de réchauffer les cœurs, partout dans le monde.

L'émoi suscité par l'appel à la paix peut paraître dangereux, comme s'il s'agissait d'un dérapage romantique qui nous éloignerait de la dure réalité des faits. Sans doute on ne peut oublier que la participation à des événements collectifs du type de celui du 15 février comporte une forte charge émotionnelle et que ces expériences sont d'autant plus intenses qu'elles sont brèves, pour ne pas dire fugaces. Mais n'est-ce pas là une des caractéristiques de notre époque ? Une des manières qu'a notre société de proclamer son échelle des valeurs ?



Manifestation des jeunes à Genève, 20 mars 2003.

On se souvient de la remarque de Henri Bergson sur le rôle de l'émotion dans l'élaboration de la morale. C'est l'émotion qui, en dépassant la rigidité de la raison, soutient l'élan qui permet de construire du neuf, de dépasser l'ordre établi pour imaginer le futur. « Dans la morale de l'aspiration, écrit Bergson, est implicitement contenu le sentiment d'un progrès. L'émotion... est l'enthousiasme d'une marche en avant. »⁴

Si on regarde notre époque comme une période de transition, une navigation sur les eaux agitées et traîtres d'une mer où nous peinons à nous orienter, il est plus facile d'admettre l'importance de la dimension émotionnelle. De fait, nous avons besoin du soutien d'un « élan vital » pour surmonter les difficultés de l'heure et surtout pour créer un patrimoine moral et institutionnel capable de maîtriser les forces complexes d'une société globale.

La paix est justement une valeur de référence et jamais elle n'est apparue aussi universelle qu'en ce 15 février. N'est-ce pas là

une bonne nouvelle ? N'est-il pas important de savoir que des millions de personnes, dans de nombreuses régions du globe, partagent la conviction que les conflits internationaux doivent être résolus autrement que par les armes ? Tout cela ne constitue-t-il pas une formidable invitation à bâtir la paix à l'époque de la globalisation ?

Il ne faut évidemment pas oublier le revers de la médaille. Précisément parce qu'elle porte une forte charge émotionnelle, la marche pour la paix ne peut prétendre résoudre les problèmes, ni sortir des nombreux dilemmes qui se présentent. Il est clair que la question de la paix se pose lorsque les autres moyens de résoudre un conflit et d'accepter le point de vue de l'autre commencent à faire défaut.

Dans les années '60, à l'époque de l'équilibre de la terreur, on avait compris que la guerre pouvait détruire la vie sur terre. Aujourd'hui, on s'aperçoit que le projet de non-prolifération des armes nucléaires et de destruction massive risque d'aboutir à un

échec dramatique (étant donné que plusieurs pays s'en sont dotés ou sont en train de s'en doter) ou d'engendrer un dangereux cercle vicieux fait d'interventions armées unilatérales. On peut aussi lui reprocher de vouloir maintenir les rapports de force actuels, caractérisés par l'hégémonie d'une seule superpuissance.

Une direction

Nous avons un besoin urgent d'une culture de la vie en commun. Pour cette raison, la crise actuelle est importante et la mobilisation pour la paix représente un pas positif : face aux énormes risques que comporte la conjoncture actuelle, la sécurité ne sera pas garantie de façon stable par l'usage de la force mais par la reconnaissance réciproque. Le fait que les peuples se soient mobilisés au nom du désir commun de la paix est un événement extraordinaire, qui rend compte de l'importance que cette valeur a dans le cœur de l'homme. Toute exploitation basement politique de l'événement prouverait la vilenie de celui qui consentirait cette forfaiture.

Nous l'avons déjà dit, il ne faut pas se faire d'illusion : les manifestations et les défilés ne résolvent pas les problèmes complexes qui se posent. Comme par le passé, ces phénomènes ne peuvent qu'ouvrir un chemin, indiquer des objectifs qui doivent être poursuivis dans la vie quotidienne, avec la difficulté de traduire dans le concret les grandes valeurs (celle de la paix entre autres) dont il a été question. Ce serait pourtant une erreur de ne pas reconnaître l'importance de ces vagues de fond qui indiquent la direction dans laquelle s'engager.

La manifestation du 15 février proclame clairement qu'à l'époque de la globalité, il n'y a qu'une manière de vivre ensemble, pacifiquement, et qu'il est nécessaire de trouver des alternatives à la guerre pour régler les conflits. D'où l'importance de respecter les procédures et les règles du droit internatio-

nal. La guerre constitue toujours une rupture de la légalité, la subversion de la convivialité, la destruction de ce qui est humain.

M. M.

trad. P. Emonet

¹ Depuis la rédaction de cet article, bien d'autres manifestations du même ordre ont eu lieu de par le monde. Il faut notamment relever celles du 20 mars 2003, jour même du déclenchement de la guerre (n.d.l.r.).

² On a manifesté à Moscou, Bangkok, Canberra, Calcutta, Tokyo, Le Cap, Sofia, Sydney. Il est évident que les frontières traditionnelles ont été franchies.

³ Cf. **Rheingold H.**, *Smart Mobs. The next social revolution*, Perseus Publishing, New York 2002.

⁴ **Bergson H.**, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Presses universitaires de France, Paris 1946, p. 49.

À NOS ABONNÉ(E)S

Dons, abonnements, réabonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité et nous vous en remercions très chaleureusement. Mais notre lectorat actuel doit encore grandir pour se maintenir. Nous comptons sur vous pour inciter vos connaissances à s'abonner à notre revue.

Mais vous pouvez aussi leur offrir

**un abonnement à
choisir !**

Renseignements :

Geneviève Rosset, administration, **choisir**
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge
☎ 022/827 46 76
e-mail: administration@choisir.ch